
La Littérature française des origines à 1870. Seizième siècle.

Numéro d'inventaire : 2006.00197

Auteur(s) : Charles Augustin Sainte-Beuve

Type de document : livre scolaire

Éditeur : La renaissance du livre (78, bd Saint-Michel, Paris Paris)

Mention d'édition : nouvelle édition

Imprimeur : Créte

Date de création : 1926

Description : Couv. papier jaune. Report du nom de l'auteur, du titre et de l'éd. au dos.

Mesures : hauteur : 177 mm ; largeur : 112 mm

Notes : Nouvelle édition revue et corrigée. L'ouvrage trace successivement le portrait de Molière, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, La Fayette, Fontanes, Aloïsius Bertrand, le Comte de Ségur, Joseph de Maistre, Gabriel Naudé. Indication de prix : 9 francs.

Mots-clés : Histoire et critique littéraires

Filière : Post-élémentaire

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 274

Sommaire : Avant-propos. Table des matières.

SAINTE-BEUVE

LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE

DES ORIGINES A 1870

SEIZIÈME SIÈCLE



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

I

FRANÇOIS I^{er}
ET LA RENAISSANCE (1)

Ce qu'on appelle la *Renaissance* dans notre Occident constitue véritablement un des âges par lesquels avait à passer le monde moderne; cet âge ou cette saison régnait depuis longtemps déjà en Italie, quand la France retardait encore. Les expéditions de Charles VIII et de Louis XII avaient rapporté les germes et sourdement mûri les esprits; mais rien jusque-là n'éclatait. La gloire de François I^{er} est d'avoir, à peine sur le trône, senti avant tous ce grand souffle d'un printemps nouveau qui voulait éclore, et d'en avoir inauguré la venue.

Rien ne saurait donner une plus juste idée du brusque changement qui se fit d'un règne à l'autre que ces phrases naïves de la mère de François I^{er}, Louise de Savoie, écrivant en son *Journal*: « Le 22 septembre 1514, le roi Louis XII, fort antique et débile, sortit de Paris pour aller au-devant de sa jeune femme la reine Marie. » Et quelques lignes plus bas: « Le premier jour de janvier 1515, mon fils fut roi de France. » Son fils, son *César pacifique*, ou encore son *glorieux et triomphant César, subjugateur des Helvétiens*, comme elle le nomme tour à tour. Ainsi succédant à ce bon roi *antique et débile*, et dont les rajeunissements mêmes

(1) *Portraits littéraires*, t. III.

semblaient un peu surannés de galanterie et de goût, l'ardent monarque de vingt ans solennisa son entrée comme au bruit des fanfares et de la trompette. La victoire lui paya la bienvenue à Marignan, et les poètes firent écho de toutes parts. Une vive et facile école débutait justement avec le règne, et saluait pour chef et pour prince le jeune Clément Marot. Le même roi, qui avait demandé à Bayard de l'armer chevalier, aurait presque demandé au gentil maître Clément de le couronner poète.

Mais ce n'était point dans de simples rimes que François I^{er} faisait consister l'idée et l'honneur des lettres ; il embrassa la Renaissance dans toute son étendue. Épris de toute noble culture des arts et de l'esprit, admirateur, appréciateur d'Érasme comme de Léonard de Vinci et du Primatice, et jaloux de décorer d'eux *sa nation*, comme il disait, et son règne, propagateur de la langue vulgaire dans les actes de l'État, et fondateur d'un haut enseignement libre en dehors de l'Université et de la Sorbonne, il justifie, malgré bien des déviations et des écarts, le titre que la reconnaissance des contemporains lui décerna. Son bienfait essentiel consiste moins dans telle ou telle fondation particulière, que dans l'esprit même dont il était animé et qu'il versa abondamment autour de lui. S'il restaurait dans Avignon le tombeau de Laure, il semblait en tout s'être inspiré de la passion de Pétrarque, le grand précurseur, pour le triomphe des sciences illustres. Les imaginations s'enflammèrent à voir cette flamme en si haut lieu. Montaigne, qui était de la génération suivante, nous a montré son digne père, homme de plus de zèle que de savoir, « eschauffé de cette ardeur nouvelle, de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les mit en crédit, » et l'imitant de son mieux dans sa maison, toujours ouverte aux hommes doctes, qu'il accueillait chez lui *comme personnes saintes*. « Moy,

